



Avant l'hiver, sûrement.
Avant la pandémie, aussi.
Et peut-être même avant mon déménagement.



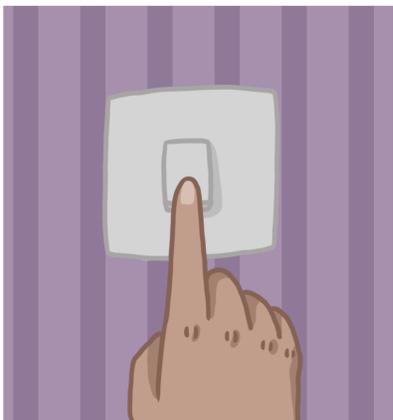
Merde.



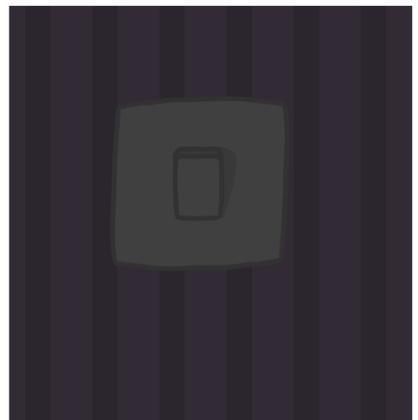
Et le paysage...



C'est bête, sûrement, mais il y a quelque chose qui m'apaise dans les oliviers qui défilent sous mes yeux.



Comme si, un soir, j'étais allongée dans mon lit, trop épuisée pour me lever mais pas assez pour m'endormir, et que quelqu'un d'autre venait éteindre la lumière.



Bon sang, comment j'en suis arrivée là ? Pourquoi je ne sors pas plus souvent ? De chez moi d'abord, mais surtout de la ville ? D'accord, j'ai pas d'argent, pas de voiture, pas de permis. Mais les trains ça existe, et puis si je le voulais vraiment, je sortirais, pas vrai ?



D'un autre côté, si je prenais le temps d'écouter ce que je veux vraiment, je n'habiterais peut-être pas en ville en premier lieu.

Pourtant, en m'installant dans ma première chambre d'étudiante, j'ai eu la sensation de gonfler mes ailes d'un vent de liberté. Est-ce que c'était un fantôme ? Est-ce que j'ai simplement changé ?



Peut-être pas.

Peut-être qu'il y avait quelque chose de réel dans cette ivresse du changement, mais que je l'ai perdu en déballant mes cartons.

Cinq ans plus tard, j'ai l'impression de m'être enfermée dans des poupées russes.

des cages successives,

les unes autour des autres,

sans barreaux et sans serrures,

dont je n'arrive pas à me défaire seule.



Je suis ma propre geôlière : c'est moi qui ai choisi de leur donner mon temps, mon argent, mon énergie, ma passion. Et je les aime, mes poupées russes. Elles me gardent occupée. Tout ça pour quoi ? Remettre à plus tard les questions envahissantes ?

Depuis que je suis adulte, j'ai l'impression que la vie est un gigantesque open-space. En apparence, on est libres de s'asseoir où on veut, de se déplacer quand on veut, de parler à qui on veut. Mais dans la réalité, on est constamment scrutés, mesurés, évalués. Des fois, j'ai l'impression de devoir cocher les cases d'une to-do list de vie, établie par Je-sais-pas-trop-qui, sous peine d'être mise au ban de la société.



Même ce week-end, si on est sorties, ce n'est pas parce qu'on en avait vraiment envie. En fait, on ne s'est pas posé la question. On s'est demandé : est-ce qu'on peut ? Est-ce qu'on a assez d'argent ? Est-ce qu'on a le temps ? Est-ce qu'on a l'énergie ? On a été invitées. Et ça me tue de me l'avouer, mais moi au moins, je me suis sentie avant tout forcée de faire l'effort.



Pas que je ne les aime pas, ses grands-parents. Au contraire ! C'est juste comme ça que je raisonne.

C'est quoi le problème avec moi ?

Tout ce que je fais, j'ai l'impression que c'est parce que je *dois* le faire. Qu'il le faut pour mener une vie acceptable aux yeux des autres.

Pourquoi c'est important ? Au fond, je ne sais pas. Mais je suis persuadée que ça l'est.





Oh pardon, je n'avais pas vu qu'elle dormait !

Pas de souci !



Bonne journée !



Vos billets, s'il vous plaît !

Lui par exemple, c'était son rêve de gosse, d'être contrôleur SNCF sur la ligne Lyon-Marseille ? Peut-être bien. Peut-être pas. Est-ce qu'il est épanoui ? Il est sympa en tout cas. S'il déteste son boulot, ça ne se voit pas.

Oui, mais s'il avait le choix, s'il pouvait faire n'importe quoi d'autre, est-ce qu'il ferait ça ?

Et moi ?

Ils sont bien loin, mes rêves d'enfant. À bien y réfléchir, je ne sais pas si ça me dérange vraiment... Ces rêves, est-ce qu'ils comptaient vraiment pour moi, à l'époque ?



Ou est-ce que j'avais des rêves juste pour faire comme les autres, tout en m'en différenciant ?

S'ils ne comptaient pas vraiment, peut-être que ce n'est pas grave de les laisser tomber.



Mais alors, pourquoi j'ai l'impression de me trahir moi-même en faisant ça ?

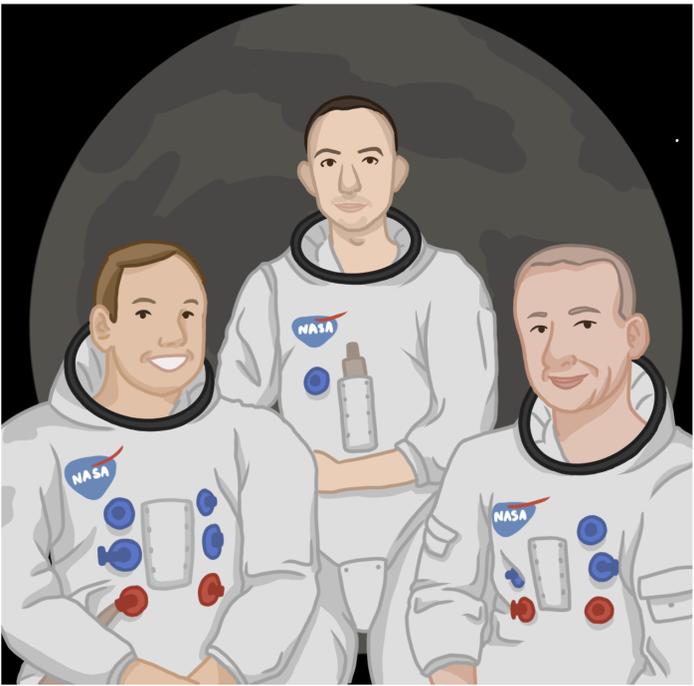
Quand j'y pense, les rêves sont juste des stratégies qu'on a trouvées pour rendre acceptable le fait que notre temps de vie est limité.



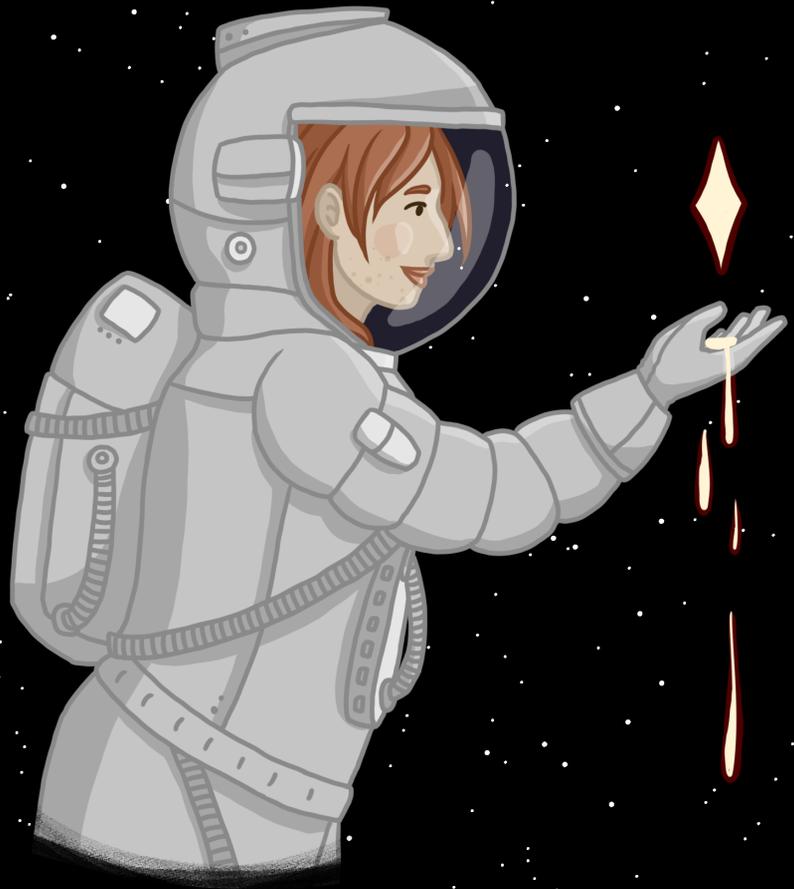
Maintenant que j'ai écrit un livre, élevé six enfants, gravi l'Everest, marché sur Mars, appris l'italien, je peux mourir en paix !

Et ne pas avoir de rêve à brandir comme le meilleur des boucliers, c'est devoir faire face à ce grand vide de sens.

En grandissant, on érige en héros des gens qui accomplissent leurs rêves d'enfants, souvent extraordinaires. D'abord, ce sont nos modèles, plus âgés que nous, et on veut marcher dans le sentier qu'ils ont tracé. Et puis on grandit, et les "élus" ont le même âge que nous. Doucement, on commence à les jalouser, à culpabiliser d'être de moins bons humains. Et puis on vieillit, et les rêveurs accomplis deviennent de plus en plus jeunes. Et on fait semblant de ne pas penser qu'on a loupé notre vie.



De toute façon, qu'est-ce qu'il se passe une fois qu'on a accompli un rêve ? On en trouve un nouveau, plus grand, plus invraisemblable. Il est où le bonheur, là-dedans ? Dans la satisfaction éphémère d'avoir coché une case ? Dans le sentiment d'avoir eu une vie « productive » ?



Dans l'amertume du regard envieux des autres ?

L'autre option, c'est de changer ses rêves. D'y renoncer, de les réévaluer à la baisse, d'en trouver d'autres, plus raisonnables, plus adultes, plus consensuels.



Si je suis honnête avec moi-même, c'est l'option que j'ai choisie. Et je ne peux pas m'empêcher de les dénigrer, mes rêves, alors que ce sont les miens et que j'y tiens. Trop faciles, trop communs, ou pas assez ambitieux ?

Je sais que ça ne devrait pas compter.



Malgré tout, je m'y accroche comme je peux, à mes rêves nazes...

Parce que sans eux, je me noierais dans ma routine et mes angoisses.

Je fais quoi, maintenant ? Le train file vers la ville, ça va juste recommencer, je vais replonger et je ne peux rien faire pour l'empêcher...

Il y a bien ce moment.

Ces sensations, que je peux ranger dans un coin de ma tête comme un trésor à retrouver. Un doudou. Et si j'y réfléchis bien...

C'est complètement con, mais aujourd'hui, dans ce train, avec sa tête sur mon épaule et la caresse du soleil sur ma main – malgré tout – ça va.

Et c'est tellement rare de saisir un de ces moments de bonheur...

Autant en profiter.

